

LA LECTURE DE BANDE DESSINÉE : tentative d'analyse des pratiques de lecture, de ses évolutions et du rôle des bibliothèques publiques

*par Agnès Deyzieux**

Soulignant l'importance aussi bien qualitative que quantitative de la lecture de la bande dessinée, Agnès Deyzieux met en évidence les paradoxes et les contradictions de sa prise en compte dans les bibliothèques. Elle indique les pistes - développement de la critique, formation des professionnels, clarification des politiques d'acquisition - qui devraient permettre une meilleure reconnaissance du genre, dans toute sa diversité.

Depuis quelques années, la bande dessinée qui réalise un score exceptionnel sur le marché éditorial (record du nombre des ventes, des titres et des tirages) apparaît comme un des secteurs les plus dynamiques de l'édition et offre l'image d'un domaine créatif en ébullition, riche en expériences graphiques et narratives.

Reconnu comme un moyen de communication et d'expression, célébré dans des festivals et étudié lors de colloques, le 9^{ème} Art semble apprécié dans ses spécificités par le plus grand nombre. « On a la confirmation

d'un changement du regard de la société sur la bande dessinée... La bande dessinée est maintenant reconnue comme un genre littéraire, un phénomène de lecture et un phénomène économique » affirme avec optimisme Claude de Saint Vincent, PDG du groupe Dargaud (cf. réf. 1).

Mais au-delà de ce succès, lisible surtout en termes économiques et créatifs – un marché en pleine croissance, une créativité dynamique, un public au rendez-vous –, le statut de la bande dessinée et les pratiques de lecture ont-elles réellement évolué ?

* Agnès Deyzieux est documentaliste, formatrice et présidente de l'association Bulle en tête.
Les notes sont regroupées en fin d'article

Comment la bande dessinée est-elle perçue dans les lieux de lecture d'où elle a été longtemps sinon exclue du moins tenue à l'écart ? Ces lieux – médiathèques, bibliothèques, CDI – et les professionnels, médiateurs du livre, exercent-ils une influence sur le lectorat de la bande dessinée ?

Un statut controversé

Tolérée voire méprisée, la bande dessinée a longtemps été considérée comme un livre mineur (classée dans la catégorie para-littérature ou sous-littérature) par le grand public comme par les professionnels du livre. Quelques explications peuvent être avancées qui nous permettront de saisir les évolutions actuelles du statut de ce livre et les comportements de son lectorat.

Marquée par son statut original de livre destiné aux enfants, donc futile, facile et infantile, la bande dessinée a souffert pendant longtemps d'une mauvaise image de marque. L'émergence d'une bande dessinée adulte dans les années 70 n'a pas forcément fait évoluer cette image négative. Revendiquée par le grand public comme une lecture de détente et de plaisir, « un divertissement coloré, facile et consensuel, "qui ne prend pas la tête" » (cf. réf. 2), la bande dessinée est tantôt classée dans la catégorie livre (avec la connotation péjorative de livre « facile ») tantôt dans la catégorie loisir.

De nombreux adultes qui plaçaient la bande dessinée au plus bas degré de l'échelle des livres s'accordent à lui reconnaître à présent le statut de loisir intelligent, plus « structurant » pour leurs enfants que les jeux vidéos (cf. réf. 3). D'une appréciation de degré, nous sommes passés à une appréciation de nature. La « bédé », petit divertissement facile au regard de la hiérarchie littéraire, acquiert en rivalisant avec l'écran concu-



ill. J.C. Menu,
in *Les Cahiers de la bande dessinée*, n°81

rentiel le statut de « loisir intelligent ». De « mauvais livre » elle devient « un livre quand même ». Activité plus valorisante dans la sphère des loisirs des jeunes, car activité malgré tout de lecture, soit, mais au regard de la « vraie lecture » – de déchiffrement de texte – si insignifiante, si peu éducative... Une distance est toujours maintenue entre la bande dessinée et le livre en général, entre la lecture et la lecture de bande dessinée.

Cette difficulté à acquérir le statut de « vrai » livre se trouve encouragée par l'absence de discours critique autour de la bande dessinée. Contrairement à la littérature de jeunesse (à la littérature ou au cinéma), où un arsenal critique fait pléthore, la bande dessinée s'avance seule, sans discours ou attention critique, même si quelques revues spécialisées élèvent une petite voix isolée.

Pourtant, un certain dynamisme actuel du marché – lisible dans le renouveau de la bande dessinée pour enfants et dans le déve-

loppement des petits labels¹ a permis au lectorat de s'épanouir, de se diversifier et d'enrichir ses attentes. Cette vitalité devrait faire évoluer positivement l'image de la bande dessinée. Car la bande dessinée apparaît comme un incroyable espace de liberté pour l'expression graphique et narrative ainsi que pour les multiples lectures qu'elle permet.

Mais la bande dessinée reste un genre insaisissable et inclassable – ce qui est sa richesse, signe de sa liberté expressive mais aussi son talon d'Achille². Elle est facilement critiquée car mal connue dans la variété de sa production et mal comprise dans ses spécificités. Imprimé à part, livre en marge des autres livres, elle a des difficultés à être bien prise en compte dans les lieux de lecture et par les professionnels du livre.

Pourtant, c'est un livre qui paraît de plus en plus apprécié du public (en témoigne l'augmentation des ventes). Qui est donc ce public ? A-t-il vraiment évolué ces dernières années ?

Une lecture appréciée

Depuis des années, la bande dessinée est appréciée des Français (cf. réf. 4), et ce sont majoritairement les jeunes qui paraissent apprécier le plus sa lecture (cf. réf. 5).

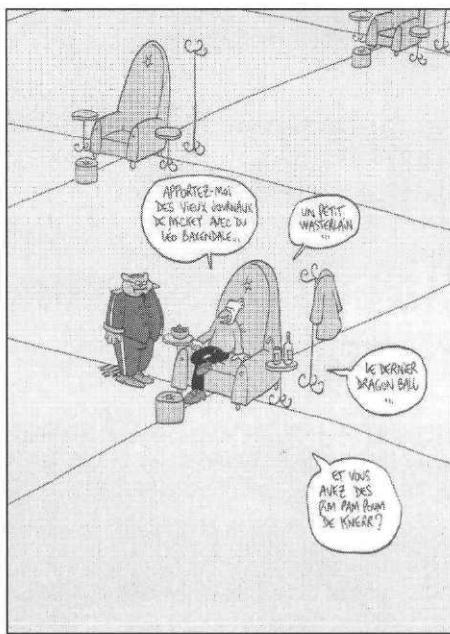
Le profil du lecteur de bandes dessinées se trouve confirmé depuis plusieurs années : il est urbain, masculin, âgé d'une trentaine d'années. Célibataire, diplômé, il est aussi souvent gros lecteur (60 % des plus gros lecteurs lisent aussi des bandes dessinées) et gros consommateur de produits culturels.

Il semble que la bande dessinée attire davantage les catégories les mieux intégrées de la société et les plus impliquées dans les évolutions de sa culture » (cf. réf. 4). Voilà de quoi réduire certains préjugés qui assimilent rapidement lecteurs de bande dessinée à faibles lecteurs en difficulté d'intégration sociale... Impossible par contre de savoir si

c'est la bande dessinée qui mène aux livres ou les livres à la bande dessinée. « Livre et bande dessinée se partagent le même public et s'inscrivent dans la même culture » (cf. réf. 4) ; ils ne s'opposent donc absolument pas comme certains auraient tendance à le préjuger.

Il n'est pas non plus impossible de penser que ce type de lecteur, du fait de sa culture ou de ses diplômes, est un lecteur particulièrement sans complexe et autonome par rapport aux livres, ne développant pas une culpabilité ou une honte particulière à lire des livres considérés comme « pour enfants » ou à paraître des nostalgiques attardés...

Il est aussi intéressant de constater que ce profil du lecteur de bande dessinée est sensiblement le même que celui du lecteur de bibliothèque : même âge, même catégorie socio-professionnelle, mêmes comportements d'accumulation et de diversification des pratiques culturelles.



La bédéthèque idéale selon Trondheim, dessin réalisé dans le cadre d'une exposition proposée par l'association Bulle en tête

Où lit-on des bandes dessinées ?

La bande dessinée se vend bien, elle s'achète surtout dans les hypermarchés (même si toutes les structures de distribution ont profité de la bonne santé du secteur), elle s'offre facilement (les adultes offrant aux plus jeunes), et se prête aussi beaucoup.

Si 67 % possèdent les albums qu'ils lisent, 22 % empruntent à leur entourage et 15 % en bibliothèque (cf. réf. 3).

Soulignons qu'en 20 ans, la proportion de foyers inscrits en bibliothèque a doublé ; les jeunes étant 4 fois plus nombreux à y être inscrits (cf. réf. 6).

On pourra donc s'interroger sur le rôle des bibliothèques en matière de lecture de bande dessinée : rôle efficace, minimum ou améliorable ?

Place de la bande dessinée dans les bibliothèques

Le gros lecteur de bande dessinée – au profil si proche du lecteur de bibliothèque – lit plus de quatre bandes dessinées par mois, mais il en achète moins de dix par an. Le prêt de livres est donc son mode privilégié d'approvisionnement.

Le prêt privé paraît être la formule la plus usitée mais le prêt réalisé par les bibliothèques n'est plus négligeable.

La consultation sur place

La consultation sur place ne faisant pas l'objet d'enquête, il est très difficile d'estimer l'importance de cette pratique. Les bibliothécaires qui constatent un très fort déclassement et dérangement des collections de bandes dessinées les jours d'affluence en bibliothèque (mercredi et samedi), auraient tendance à penser que les albums de bande dessinée sont énormément consultés (feuilletage ou lecture complète sur place).

D'après l'enquête menée par une documentaliste d'Inter CDI, 81 % des documents

consultés sur place dans les CDI par les collégiens sont des bandes dessinées (cf. réf. 7).

État des collections et prêt de bibliothèques

Nous prendrons l'exemple des bibliothèques parisiennes en nous appuyant sur une enquête de 1996 qui examinait la place des bandes dessinées dans vingt-cinq bibliothèques informatisées et leur utilisation par le public (cf. réf. 8).

Sans penser que les résultats sont convertibles à l'ensemble des bibliothèques du territoire français, ils peuvent être simplement envisagés comme un exemple assez représentatif donnant matière à réflexion.

D'après les statistiques de prêt de la Ville de Paris, la bande dessinée représente la catégorie de livres la plus empruntée et ce, malgré la faiblesse relative des collections. En effet, la bande dessinée ne représente que 4,4 % des collections tout en assurant 14,7 % des prêts.

Le degré d'utilisation des collections apparaît comme très satisfaisant (la relation entre la proportion des documents par rapport à l'ensemble du fonds et la proportion des prêts de ce document par rapport à l'ensemble des prêts).

On relève également que le taux de rotation global (pour un imprimé) est élevé : plus de 11 %, la moyenne pour un livre adulte tournant autour de 2 %. On constate que la bande dessinée obtient les mêmes scores que les documents audiovisuels (CD, vidéos) ou les magazines, ce qui aurait tendance à confirmer son statut de livre à part, différent des autres imprimés et nécessitant donc une prise en compte des professionnels qui soit adaptée.

Ce fort taux de rotation souligne les caractéristiques de la lecture de bande dessinée : il s'agit d'une lecture plutôt rapide – un album peut être assez vite lu –, mais qui est souvent une relecture. Une lecture sur quatre est en effet une relecture, (cf. réf. 4), ce qui est tout à fait en accord avec la nature

même de la bande dessinée qui engage plusieurs niveaux ou modes de lecture.

Enfin, la présence de cet important taux de rotation des collections de bandes dessinées signale une demande forte du public et induit implicitement un déficit de l'offre.

Ce constat d'une inadéquation entre l'offre restrictive des bibliothèques et la demande importante du public avait déjà été soulignée par une enquête nationale en 1989. Intitulée « Bande dessinée et lecture publique : le grand sommeil » (cf. réf. 9), elle soulignait le « sous-équipement » des bibliothèques françaises : faiblesse des collections de bande dessinée (part moyenne autour de 6 % environ) et une politique d'acquisition peu volontariste (45 % des bibliothèques n'avaient pas augmenté ces dernières années la part du budget consacré à l'acquisition d'albums).

Enfin, signalons que 30 % des établissements reconnaissent soumettre le prêt de bandes dessinées à des restrictions en invoquant « la volonté des bibliothécaires d'orienter les lecteurs vers d'autres types de livres ». On peut espérer que cette pratique de rétention est actuellement en voie de disparition, mais si elle ne s'affiche plus avec la même assurance, elle est souvent au cœur du système de fonctionnement du prêt (si le droit de prêt se limite par exemple à 4 documents de n'importe quelle nature, cette pratique – au vu des caractéristiques de la lecture de bande dessinée et du profil du lecteur – ne favorise pas le prêt de bandes dessinées ; si par contre le droit de prêt précise 2 documents plus 2 bandes dessinées, la catégorie supplémentaire ainsi créée est avantagée). Le hic, – et la boucle est bouclée – c'est la faiblesse des collections qui freine cette politique de promotion des bandes dessinées à travers le prêt.

Soulignons également qu'un quart des prêts en bibliothèque jeunesse est assuré par les bandes dessinées, ce qui souligne encore l'importance



ill. J.C. Menu,
in *Les Cahiers de la bande dessinée*, n°80

du lectorat enfantin et le fait aussi que l'offre y est plus souvent conséquente. Les bandes dessinées sont ainsi réparties à Paris : 57,3 % en section jeunesse contre 42,7 en section adulte (cf. réf. 8). On observe cette répartition également sur l'ensemble du territoire français : la part moyenne de la bande dessinée en section jeunesse est de 11 % pour 4 % seulement en section adulte (cf. réf. 9). On voit combien le statut de la bande dessinée est encore lié à celui de livre pour enfants.

S'il est possible d'affirmer que les collections de bande dessinée en bibliothèques paraissent bien insuffisantes, nous avons peu d'éléments pour évaluer la qualité de ces collections (proportion des séries, auteurs représentés...). La présence des mangas en bibliothèque par exemple est toujours un sujet suscitant de nombreuses polémiques. Malgré les multiples intérêts que peut offrir cette bande dessinée (cf. réf. 10), la mauvaise image de marque qui la confine à la « japonaiserie » chez les professionnels du livre persiste. Peu se sont intéressés à la diversité et à la qualité des titres que pouvaient offrir les mangas. Certaines bibliothèques cédant à la pression du public adolescent se contentèrent d'offrir avec réticence les titres les plus médiatisés, d'autres en la condamnant ont plutôt pratiqué le repli sur

les « valeurs sûres » de la bande dessinée (franco-belge).

Un effort important reste donc à réaliser aux bibliothèques pour améliorer les collections de bande dessinée aussi bien en quantité qu'en diversité des titres.

Certaines d'ailleurs qui ont entrepris depuis plusieurs années une diversification des collections, proposent à présent des titres appartenant aux divers secteurs du marché de la bande dessinée (mangas, comics et petits labels). Il serait bien sûr nécessaire que ce mouvement amorcé soit amplifié... Car même si la demande semble concentrée sur des titres très médiatisés, il semble que face à une production calibrée pour le plus grand nombre, une certaine autre bande dessinée propose à un lectorat plus curieux de nouvelles formes graphiques et narratives que les bibliothèques seront de plus en plus amenées à prendre en compte (cf. note 1).

Promotion

On peut penser que la bande dessinée faiblement représentée dans les lieux de lecture n'est pas un document dont les professionnels du livre assument une promotion particulière.

Pourtant, ce sont les conseils de l'entourage qui jouent un rôle déterminant dans le choix de lecture (42 %), « la prescription directe semble suppléer au manque d'exposition de la bande dessinée par les médias qui ne jouent qu'un rôle de prescription marginal » (cf. réf. 3).

Pour les bibliothèques, aucune enquête ne permet de mettre en valeur le rôle de conseil joué par ces professionnels auprès du public. Certaines bibliothèques cherchent à assurer un service de conseil ou d'information aux lecteurs par le biais de bibliographies thématiques ou de listes de nouveautés comme pour les autres livres.

La variété des types de classements des collections de bandes dessinées dans les biblio-



ill. J.C. Menu,
in *Les Cahiers de la bande dessinée*, n°80

thèques reflète une curieuse diversité des pratiques professionnelles. Du classement « fouillis » (c'est-à-dire pas de classement) au classement par ordre alphabétique de scénaristes ou dessinateurs, en passant par le classement par séries voire le classement thématique, tout est possible, qui va du désintérêt certain jusqu'à l'incompréhension et qui témoigne de la difficulté à gérer et à prendre en compte ce livre dans sa différence et dans sa spécificité.

De nombreuses animations et festivals organisés par des bibliothèques prennent la bande dessinée comme sujet, sachant que le public sera très souvent au rendez-vous : 40 % des bibliothèques disent s'impliquer dans des manifestations ou des animations autour de la bande dessinée et insistent sur le succès de ces opérations auprès du public (cf. réf. 9). Les séances de dédicace des auteurs, les rencontres public-auteurs, les ateliers bande dessinée fleurissent ainsi aux quatre coins de la France...

La situation peut paraître contradictoire – intérêt du public de bibliothèques pour la bande dessinée, participation à des manifestations et faible représentativité des collections de bibliothèques – mais elle est bien réelle.

Les libraires spécialisés par contre se sont organisés pour assurer une meilleure promotion de la bande dessinée. Regroupés en réseau (l'ALBD, l'Association des Libraires de Bandes Dessinées rassemblant plus de 130 librairies indépendantes), ils s'engagent sur une charte élaborée en commun et en particulier sur le prix unique du livre, développent une politique de coopération (service Intranet) et de services au lecteur (serveur Minitel, site Internet). En 1997 apparaît un magazine bimestriel – *Canal BD Magazine* – (offert aux lecteurs) qui a pour fonction de les tenir informés de l'actualité par le biais de chroniques d'albums et d'interviews d'auteurs écrits par des rédacteurs indépendants (non inféodés à un éditeur). Se regroupant autour d'une identité culturelle commune tout en respectant la spécificité de chaque librairie, *Canal BD* constitue un réseau fort apprécié du lectorat ainsi que des bibliothécaires qui trouvent là informations et conseils aux acquisitions. Il semble que le rôle du libraire spécialisé soit tout à fait reconnu par les bibliothécaires qui n'hésitent pas à recourir aux services offerts, parfois même avec une aveugle confiance...

Situation des bibliothécaires par rapport à la bande dessinée

Pour expliquer les difficultés des bibliothécaires par rapport à la bande dessinée et la faiblesse de représentation des collections, plusieurs arguments sont avancés par les bibliothécaires eux-mêmes : certains sont liés à l'aspect matériel ou technique des bandes dessinées (les formats trop divers, véritable casse-tête pour le rangement des collections, les difficultés de classification et de classement, les vols, l'usure trop rapide des



la bédéthèque idéale relax selon MacPlane
dessin réalisé dans le cadre d'une exposition proposée
par l'association Bulle en tête

ouvrages), la nécessité des priorités budgétaires (l'album de bande dessinée est considéré comme un livre cher), la difficulté de se positionner par rapport à cet ouvrage (« est-ce un vrai livre ? »), les préjugés divers (« nous avons une mission d'éducation à la Culture », « la bande dessinée n'a pas besoin de promotion, c'est un livre qui sort tout seul... »)

La véritable explication pourrait se résumer au manque de formation et d'informations de ces professionnels aussi bien sur la production éditoriale, le marché de la bande dessinée que sur les spécificités du langage de la bande dessinée (cf. réf. 11).

74 % des enfants et plus de 50 % des adultes se pensent mal informés sur l'actualité de la bande dessinée (cf. réf. 3), les professionnels ne font pas exception à la règle... 95 % des bibliothécaires estiment manquer d'informa-

tions pour choisir dans ce secteur de l'édition (cf. réf. 9). C'est effectivement au moment des acquisitions que les bibliothécaires se trouvent confrontés à la richesse et à la diversité du marché. Le manque de repères dans la production peut provoquer un phénomène de repli des bibliothécaires sur les « valeurs sûres » qui ont fait leur preuve... mais qui ne reflètent qu'une infime partie de la production.

Il est étonnant d'ailleurs de constater un manque de professionnalisme assez général des bibliothécaires et documentalistes dans le domaine. Très souvent, l'avis professionnel est conditionné par le goût personnel et éminemment subjectif : « je n'achète pas ce genre de BD, le style ne me plaît pas », attitude inexistante pour d'autres types de livres.

Au sein du problème du suivi général de la production et des acquisitions, se pose le problème du suivi des séries. Les bibliothécaires se sentent souvent obligés, par souci du lecteur mais aussi par logique d'acquisition ou parfois par facilité de ce fonctionnement, de poursuivre toute série débutée sans oser l'interrompre, alors même que la série montre des signes d'essoufflement ou un intérêt moindre.

En acceptant la loi des séries, les bibliothèques se soumettent au fonctionnement du marché sans imposer une politique d'acquisition qui pourrait se résumer à variété et qualité. Car il n'est pas inconcevable que les bibliothèques puissent s'accorder la possibilité de sélectionner à travers la production ce qui semble se démarquer par un intérêt particulier et/ou ce qui est représentatif de tendances actuelles, même si cette politique remet en cause la logique de continuité des séries. La bibliothèque a sûrement là un rôle à jouer auprès du lecteur en lui proposant des formes différentes et variées de la production actuelle.

Enfin, et on n'en parle jamais assez, la bande dessinée est un livre qui suscite tou-

jours des peurs liées aux pouvoirs d'immédiateté de l'image. La censure ou plutôt l'auto-censure en matière de bande dessinée est pratiquée de façon courante et diverse (suivant les lieux) par les bibliothécaires. La violence ou l'érotisme de certaines images continue de poser des problèmes surtout en bibliothèque jeunesse. Pour ne pas avoir à subir d'éventuelles récriminations (toujours isolées mais très virulentes), les bibliothécaires de section jeunesse mais aussi de section adulte préféreront éliminer de leurs collections les titres susceptibles de poser problème. D'autant plus quand ils ne seront pas convaincus de l'intérêt éventuel de l'album ou quand ils ne posséderont pas les arguments pour le défendre..., ce qui relance encore le débat sur l'insuffisance de la formation.

Si la bande dessinée est largement reconnue par le grand public comme une lecture de loisirs et de détente appréciable, si elle commence à s'intégrer au paysage culturel, elle souffre toujours d'un manque de légitimité et elle n'est pas tout à fait reconnue par les professionnels du livre comme un livre à part entière au même titre que les autres, digne des mêmes intérêts bibliothéconomiques et bibliographiques et comme un livre à la nature spécifique, complexe dans sa forme et dans les processus de lectures qu'elle suscite.

Cette méconnaissance n'est plus à interpréter comme une résistance, comme elle a pu l'être par le passé. Elle est liée à bien des facteurs : domination profonde de l'écrit dans notre civilisation (qui s'auto-proclame pourtant de l'image), manque d'un discours analytique et critique autour de la bande dessinée, manque d'une exposition médiatique des créations et enfin manque le plus crucial, celui de la formation des professionnels du livre dans ce domaine.

L'auto-formation restant aléatoire et difficile (peu de revues spécialisées), il apparaît d'autant plus urgent pour les professionnels du livre de se former. ■

RÉFÉRENCES

- Réf. 1 : « Bande dessinée : l'expansion tous azimuts ». In *Livres Hebdo* n°409, vendredi 18 janvier 2001.
- Réf. 2 : « Considérations sur un art populaire et méconnu », Thierry Groensteen in www.France.diplomatic.fr/culture/France/biblio/folio/bd-franco/considerat.html
- Réf. 3 : Sondage IFOP 2001 / Salon International de la Bande Dessinée d'Angoulême, Caisse d'Épargne. In *Livres Hebdo* n°409, vendredi 18 janvier 2001.
- Réf. 4 : « Qui a peur de la bande dessinée ? » Sondage IFOP 1994, Salon International de la Bande Dessinée d'Angoulême, 1994
- Réf. 5 : L'enquête : « Quel marché, quels lecteurs pour la bande dessinée ? », Jean-Paul Morel. In *Catalogue du Salon International de la Bande Dessinée d'Angoulême*, 1989.
- Réf. 6 : Francoscopie 2001 : « Comment vivent les Français », Gérard Mermet. Larousse, 2001.
- Réf. 7 : Enquête sur les pratiques de lecture des jeunes et leur relation avec le CDI : synthèse portant sur le collège, Nathalie Pierrée in *InterCDI*, n° 171, mai/juin 2001.
- Réf. 8 : « Les collections de bandes dessinées des bibliothèques informatisées de la Ville de Paris et leur utilisation par le public. Note d'information de la mission ». Études et statistiques de la Ville de Paris, Direction des affaires culturelles, 17 juin 1996.
- Réf. 9 : « Bande dessinée et lecture publique : le grand sommeil », Jean Paul Morel. In *Catalogue du Salon International de la Bande Dessinée d'Angoulême*, 1989.
- Réf. 10 : « Les Armes du manga », Agnès Deyzieux. In *Lire au LP*, n°33, été 2000.
- Réf. 11 : « Documentaliste et bande dessinée », Agnès Deyzieux. In *InterCDI*, n°154, juillet/août 1998.

Notes

1. En se mettant hors de la pression des circuits commerciaux traditionnels, les labels indépendants, venus souvent du fanzinat, ont créé des structures originales et souples, basées sur la vente par correspondance (les adhérents) puis sur un réseau de librairies spécialisées. Petite par son chiffre d'affaires mais essentielle par son rôle de stimulateur créatif et d'espace d'expression expérimentale, la bande dessinée alternative a su s'attirer un public curieux en quête d'originalité et d'authenticité, public que les « gros » éditeurs avaient laissé en marge et qu'ils tentent de capter en reprenant les innovations qui ont fait leur preuve voire en s'attachant cette nouvelle veine d'auteurs découverts par les petits labels (Trondheim de l'Association est aussi à présent chez Dargaud et Delcourt).

L'influence de la bande dessinée alternative s'est fait sentir sur l'ensemble du marché. On a pu découvrir à travers de nouvelles collections un souffle d'originalité qui rompait avec les normes traditionnelles du marché : multiplication des formats, du nombre des pages, plus grande importance donnée au noir et blanc, explorations graphiques et narratives.

La bande dessinée alternative a affirmé sa volonté de réhabiliter la bande dessinée en revendiquant des relations avec une culture plus large ou autre que la bande dessinée, en particulier avec la littérature (L'Association crée l'OuBaPo – l'OUvroir de Bande dessinée POtentielle - qui se réfère explicitement à l'Oulipo).

Cherchant à extraire la bande dessinée de son isolement culturel en captant un public plu-

tôt cultivé et curieux d'innovations, la bande dessinée alternative défend une conception exigeante de la bande dessinée comme espace créatif et artistique.

2. Le terme même de genre est ambigu et souvent mal utilisé appliqué à la bande dessinée. Définie comme un récit en images, la bande dessinée ne peut se définir dans la catégorie littérature (qui développe des œuvres « réalisées par les moyens du langage »).

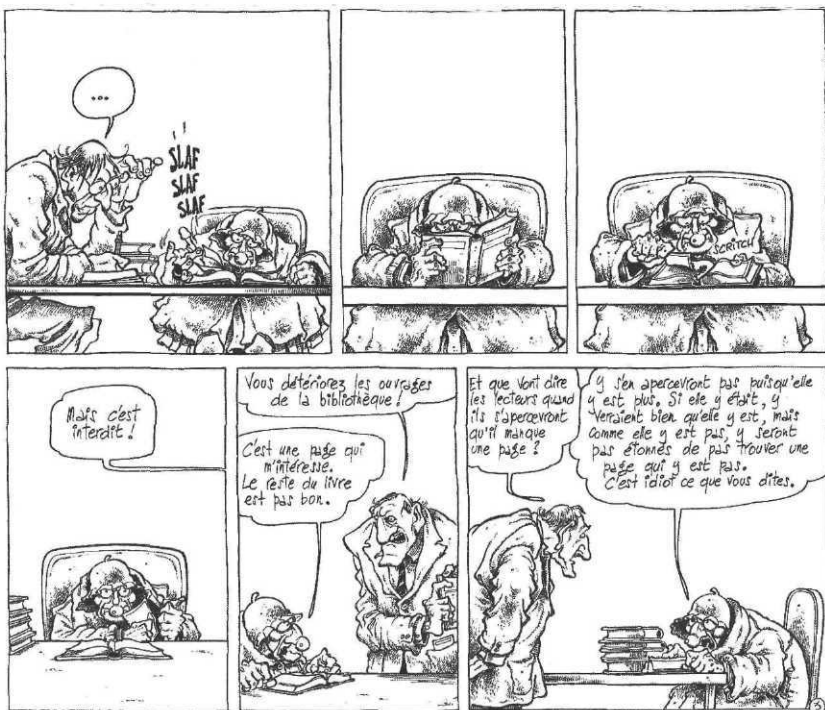
De plus, la notion de genre en littérature ou en beaux-arts s'applique à « une catégorie d'œuvres littéraires qui correspondent à certains critères : genre épistolaire, dramatique, oratoire... ou artistiques, classées selon leur sujet : genre du portrait ou du paysage » (Dictionnaire encyclopédique Axis). Il est donc erroné de qualifier la bande dessinée de genre littéraire.

La bande dessinée pourra être au mieux un « genre de livres » au sens d'une espèce possédant quelques propriétés spécifiques.

Enfin, une autre confusion achève de brouiller les pistes, celle qui assimile genre à thème (ou registre narratif), « la bande dessinée n'est pas un genre puisqu'elle les englobe ou les traverse tous » (cf. réf. 2).

Même si la bande dessinée utilise du texte (commentaires narratifs et dialogues), des thèmes (que l'on retrouve dans tout type de récit narratif : fantastique, science-fiction, héroïc-fantasy...), même si elle développe des styles (graphiques ou narratifs) différents, elle ne peut être classée dans une catégorie genre littéraire.

Cette confusion faite entre genre, thème, style, très courante chez le public comme chez les professionnels du livre, dessert souvent la bande dessinée dont l'hybridité (mi-texte, mi-dessin) n'arrive pas à être reconnue comme une spécificité en soi.



ill. Lelong in *Vie et Mœurs*, Fluide Glacial (Carmen Cru, n°3)